

Roumanie moderne qui aient écrit leurs mémoires. Ces dernières années, on en a publié quelques uns (Dimitrie I. Ghika, Ion Bălăceanu), d'autres attendent d'être réédités (Trandafir Djuvara, N.B. Cantacuzino), alors que certains n'ont pas quitté les fonds d'archives (Constantin Diamandy) ou ont tout simplement disparu (Constantin Argetoianu).

La carrière diplomatique d'Alexandru Em. Lahovary s'étale sur plus de cinq décennies. Nous le retrouvons comme chef de mission diplomatique à Rome (1893–1899, 1917–1928), à Constantinople (1902–1906), à Vienne (1906–1908) et à Paris (1908–1917). Une partie de cette activité diplomatique est reflétée par des passages de ses mémoires, publiés en 1935, sous le titre *Amintiri diplomatice – Souvenirs diplomatiques –*, dans les pages de la *Revista Fundațiilor Regale*. Dans les quelques dizaines de pages, Lahovary survole les années passées à Constantinople et Vienne à une époque où la diplomatie roumaine est fort intéressée par l'évolution de la Question orientale. A ces pages, suit, en 1939, un essai, un hommage rendu à la politique extérieure roumaine du temps de Charles Ier. Tous ces écrits ont été réunis dans le présent volume. L'auteur ne se contente pas de relater ses démarches diplomatiques entreprises pour soutenir certaines causes de la société roumaine du début du siècle passé, tel le sort des Aroumains de l'espace sud-est européen ou celui de nos conationaux qui se trouvaient à l'intérieur des frontières de l'Empire Austro-hongrois. Il y évoque une partie du charme des temps jadis, par les portraits remarquables des protagonistes de ces *Amintiri*, qu'il s'agisse de dignitaires ottomans, de la famille impériale autrichienne ou des diplomates en poste à Constantinople ou Vienne. A y ajouter aussi la manière dont sont décrites les mœurs de l'Empire Ottoman et le protocole fastueux de la Sublime Porte. Le volume est enrichi par une série de notes diplomatiques rédigées par Lahovary à l'époque où il était en poste dans les capitales de l'Empire Ottoman et respectivement Austro-hongrois. A mentionner aussi l'étude introductive, utile et détaillée, portant sur la vie et l'activité de l'auteur, due à notre collègue, Laurențiu Vlad. Les souvenirs diplomatiques d'Alexandru Em. Lahovary sont, avec ceux de Trandafir Djuvara et Dimitrie I. Ghika, une lecture indispensable pour ceux qui s'intéressent au rôle joué par le Royaume de Roumanie dans l'espace sud-est européen, avant la Première Guerre mondiale.

Daniel Cain

Lucian BOIA, "*Germanofili*". *Elita intelectuală românească în anii primului război mondial* (Les „Germanophiles”. L'élite intellectuelle roumaine pendant la première guerre mondiale), Éditions Humanitas, Bucarest, 2009, 375 p.

Voici un livre qu'on attendait depuis longtemps. Son sujet, qui fut longtemps utilisé ou condamné à l'oubli par les passions politiques, est maintenant pour la première fois suivi attentivement et sans visible parti pris. Bien sûr, l'auteur peut s'être trompé sur quelques détails des péripéties du débat dont il rend compte, mais il est évident que, au fur et à mesure qu'il accumulait notes sur notes dans les archives, il est parvenu à voir clairement le sens et les dimensions de la bataille idéologique livrée de 1914 à 1918 entre les deux camps.

Durant les deux premières années, la Roumanie officielle a gardé la neutralité, tandis que les partisans de la France d'un côté et, de l'autre, ceux qui s'attendaient à voir la victoire de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie s'affrontèrent avec acharnement. Ces derniers, qui furent ensuite plus ou moins collaborationnistes sous l'occupation, se sont efforcés, après la fin de la guerre, d'effacer le souvenir de leur péché. Seuls, quelques survivants, en 1940, ont cru que leur premier choix avait été le meilleur possible. Il n'y a pas eu de véritable « réconciliation », mais aussi pas d'épuration des intellectuels, sauf pour cinq journalistes emprisonnés. Parmi les rares cas de trahison des officiers, on se souvient encore d'un tel qui fut fusillé, d'un autre qui est mort en prison et de leur chef qui a expié par l'exil jusqu'à la fin de sa longue vie.

Les historiens qui ont la tendance de faire de la classe dirigeante une abstraction apprendront dans ce livre combien nuancée est la réalité concrète que l'auteur a fait l'effort de connaître vraiment

dans les éléments qui la composaient en Roumanie à l'époque. Les recherches de Lucian Boia ont conduit à une soixantaine de médaillons biographiques fondés sur une riche information, souvent inédite. Réservez comme je suis vis-à-vis de toute généralisation, je me demande cependant si l'étiquette « intellectuels » convient à des journalistes comme Karnabatt, Rodion, Nigrim et compagnie. Il reste à voir également si le silence du poète Coşbuc ou du latiniste Evolceanu peut être suffisant pour les compter parmi les « germanophiles ». L'attitude des grands universitaires Onciul et Bogdan ou de Bianu, chargé de veiller sur le trésor de manuscrits et de documents de l'Académie Roumaine, n'a pas tenu, selon nous, à leur engagement politique, tiède de toute façon, mais à la tâche qu'ils ont consciencieusement remplie sous l'occupation. Rien de tel dans le cas de Tzigara-Samurcaş, auquel on avait confié la garde des résidences royales et qui n'a pas dédaigné d'être nommé par les Allemands préfet de police de Bucarest. Il est vrai que sa correspondance, que nous avons vue avant qu'elle soit détruite par l'incendie de la Bibliothèque Centrale Universitaire en décembre 1989, montrait qu'il n'a usé de sa fonction que pour rendre service aux amis. On lui a fait sentir plus tard les dangers de la position qu'il avait adoptée.

Ce livre, comme on voit, supposait un travail considérable, non seulement pour recueillir, avec une ardeur qui fait plaisir à voir, des informations sur la biographie et le caractère des personnages collectionnés, mais pour dénouer le problème qui s'était imposé à la réflexion de ces gens-là. Qu'est-ce qu'il eût fallu faire? L'auteur s'abstient de répondre, tout en prenant la défense de ses « germanophiles ». Or, l'option tant de fois présentée aux Roumains, comme aux autres nations de l'Europe Centrale, avant comme après l'époque étudiée ici, ne fait que réagir à l'expansion soit de l'Est, soit de l'Ouest. Les décisions à prendre n'ont jamais été indépendantes du rapport existant à l'heure respective entre la situation interne du pays et la structure sociale des espaces politiques concurrents. Quand la guerre éclata en 1914, les conservateurs n'étaient pas moins désireux que les libéraux de voir s'élargir les frontières de la Roumanie, mais ils craignaient l'écroulement de leur « ancien régime » et ils espéraient l'empêcher en s'accrochant aux empires qui luttèrent pour la sauvegarde de l'ordre. Dans le camp opposé, on était conscient que la paysannerie représentait le problème principal de la vie intérieure de l'Etat roumain et que les changements inévitables en sa faveur (partage des terres, suffrage universel) allaient être amplifiés par l'alliance avec l'Entente, mais à cette tactique on gagnait des provinces urbanisées (celles de l'Autriche-Hongrie), nécessaires pour équilibrer la formation d'une démocratie rurale. Qu'on nous permette cette conclusion toute personnelle à la place de celle dont l'auteur n'a pas senti le besoin.

En fin de compte, ce que l'investigation de Lucian Boia nous a apporté c'est une connaissance complète de cette partie de la Roumanie pensante qui, par opposition à la Russie ou par admiration pour la civilisation germanique, a refusé de se rallier à la politique du gouvernement. Les événements qui se sont déroulés de 1916 à 1918 ont discrédité ces hommes, en les rejetant comme complices ou comme dupes. Ce qui ne devrait pas effacer le caractère tragique du dilemme auquel le pays s'est trouvé alors confronté.

Andrei Pippidi

Hubert Neuwirth, *Widerstand und Kollaboration in Albanien, 1939–1944*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2008, 307 p. («Albanische Forschungen», Band 27).

Auteur d'une thèse de diplôme sur *Der Partisanenkampf in Albanien (1941–1944) im Spannungsfeld nationaler und internationaler Interessen*, soutenue à Graz en 1992, Hubert Neuwirth entame maintenant des problèmes plus larges – la résistance et la collaboration en Albanie pendant la deuxième guerre mondiale – thème redoutable pour tout chercheur étranger de l'histoire albanaise au XX^e siècle à cause des difficultés d'accès aux fonds des archives autochtones et pas moins des barrières de la langue. L'auteur de cette monographie a surmonté ces obstacles. Bien riches sont les archives fouillées, les plus importants étant les fonds conservés aux Archives Centrales de l'État albanais auxquels s'ajoutent des copies de documents du Foreign Office qui se trouvent à l'Institut